

CINQ HEURES DU SOIR,

OU

LE DUEL MANQUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. THÉAULON, MELESVILLE ET
CARMOUCHE.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des
Variétés, le 4 Septembre 1827.

~~~~~  
PRIX : 4 fr. 50 c.  
~~~~~



Paris,

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE, ANCIENNES
ET NOUVELLES.

BOULEVARD SAINT MARTIN, N. 18.

1827.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ST.-BRICE, officier de cavalerie.... M. VIÉTON:

PLACIDE du ROSEAU.

M. DOUILLET.

JOSÉ le ROUX.

M^{ad}. BATAILLE.

HENRIETTE, femme de chambre.. M^{lle}. Caroline MELVAL.

BENOÎT, garçon d'auberge..... M. SYLVESTRE.

M. VERNÉT.

La Scène se passe à Tours, à l'Hôtel du Faisan.

IMPRIMERIE DE CHASSAGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, N. 7.

CINQ HEURES DU SOIR,

OU



LE DUEL MANQUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un petit salon fermé, qui tient aux appartemens de l'hôtel. Porte de fond. A droite du spectateur, la chambre de St.-Brice, auprès un Bureau ou une Table; à gauche, une cheminée, sur laquelle est une pendule.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, BENOIT.

BENOIT.

Comment c'est vous, mam'zelle Henriette?... vous voilà enfin revenue à Tours!...

HENRIETTE.

Oui, mon cher Benoit, ma maîtresse est arrivée cette nuit d'Orléans, où nous avons été retenues par un maudit procès.

BENOIT.

Madame de Préval est arrivée?... Je vas dire à not' maître de préparer son appartement ordinaire.

HENRIETTE.

Non, non, c'est inutile; elle s'est arrêtée à son château... à deux lieues d'ici... et moi-même, je ne resterai que deux ou trois heures à Tours... Quelques emplettes à faire chez la marchande de modes, la lingère, le parfumeur...

BENOIT.

Je sais, les préparatifs d'une noce...

HENRIETTE.

Les préparatifs?...

BENOIT.

Pardine... est-ce que vous croyez qu'on ne sait pas tout dans notre ville?

HENRIETTE.

On y est donc toujours aussi bavard?

BENOIT.

Oh! ça ne fait que croître et embellir... ils sont mauvaises langues, ah!... après cela c'était tout simple qu'on s'occupât d'une jeune veuve.... riche, jolie, qui refusait tous les partis qui se présentaient; on a été aux informations!... On a su qu'il y avait de l'amour sous jeu... Un petit cousin... Un certain officier du sixième chasseurs.... Et puis, l'oncle de la jeune dame, un négociant établi à Londres qui ne veut pas entendre parler du cousin, parce qu'on prétend que c'est un fou, qui se bat pour un *oui*, pour un *non*.... ça ne plait pas au cher oncle... ça désole la cousine, ça révolte le cousin.... Ils en ont dit, ils en ont dit!... Moi, ça m'ennuyait, parce que je ne peux pas souffrir qu'on s'mêle des affaires des autres.

AIR : *De Jeannot et Colin.*

Qu'on dis' que vot' maîtresse
 À son petit cousin,
 Avait, dans sa tendresse,
 Promis d' donner sa main;
 Mais qu' l'oncle d'Angleterre
 Aim' les écus comptant,

Et r'fuse un militaire
Qui n'a qu' des sentimens...
Ça n'est pas mon affaire,
Je n' dis rien des absens.

Qu'on dis' que l' commissaire
A d' l'esprit tant et plus ;
Qu' la voisin' la lingère
A beaucoup de vertus ;
Qu' les mollets du notaire,
Danseur des plus galans,
Vienn't de monsieur son père,
Et non d' chez les marchands.
Ça n'est pas mon affaire,
Je n' dis rien des absens.

HENRIETTE.

Mais toi qui causes si volontiers... tu ne me parles pas de M. St.-Brice.

BENOIT, d'un air malin.

Le cousin en question ; je voulais vous voir venir ; il loge toujours ici. Il est là à déjeuner avec les habitués de l'hôtel, et M. Placide du Roseau.

HENRIETTE.

Placide du Roseau!... eh ! mais n'est-ce pas un original que nous avons vu à Orléans ?

BENOIT.

C'est probable, il en arrive.

HENRIETTE.

Qui faisait l'aimable auprès de ma maîtresse, et qui l'a tant ennuyée ?

BENOIT.

Ça ne m'étonnerait pas... il dit qu'il a de l'esprit comme un diable.

HENRIETTE.

Qui habite les environs de Tours ?

BENOIT.

Oui, une petite bicoque qu'il appelle sa terre, et dont le parc tiendrait dans la cour de l'hôtel.

HENRIETTE.

Qui se bat avec tout le monde ?

BENOIT.

Sans jamais tuer personne... c'est cela même... Eh bien ! vous le trouverez dans la grande salle avec M. St.-Brice.

HENRIETTE.

Non, ce ridicule personnage m'assommerait de questions sur ma maîtresse... Tu diras à M. Saint-Brice... non, ne lui dis rien... je suis sûre qu'il m'attend, et je serai bientôt de retour.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

BENOIT, seul.

Je suis sûre qu'il m'attend !.. moi aussi j'en suis sûr. Je n'aurais qu'à couler ça dans l'oreille de la petite mercière d'à côté, brrrr !.. mais je ne lui dirai pas ;.. je vais voir seulement si elle est dans sa boutique... (On entend un grand bruit.) Eh ben ! qu'est-ce que c'est ? une dispute à la table d'hôte ! tant mieux, c'est amusant les disputes. Je vais dire au chef de cuisine de se tenir sur ses gardes.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ST.-BRICE, PLACIDE.

St.-Brice est en frac, et n'a rien dans son costume qui annonce un militaire ; ils entrent en continuant à se disputer.

PLACIDE, élevant la voix.

Vous m'en rendez raison, Monsieur... et je vous ferai voir... Ah ! c'est que vous croyez que nous autres provinciaux...

ST.-BRICE.

Il suffit, Monsieur ; il est inutile de parler si haut... Vous m'avez demandé raison, tout est convenu entre nous ; c'est le pistolet, n'est-ce pas ?

PLACIDE.

Oui, Monsieur, c'est le pistolet.

(7)

Derrière le Mail?
ST.-BRICE.

Derrière le Mail... c'est toujours là que je vais.
PLACIDE.

A cinq heures du soir.
ST.-BRICE.

Plutôt si vous voulez, les affaires d'honneur sont comme les dîners, je n'aime pas à les laisser refroidir.
PLACIDE.

Je suis charmé de voir cette noble impatience;.. mais j'attends quelqu'un, et je ne puis sortir de chez moi avant d'avoir reçu des nouvelles fort importantes...
ST.-BRICE.

Non, non, Monsieur, je ne suis pas ridicule. L'honneur avant tout... c'est clair;.. mais les affaires avant les plaisirs, c'est juste : ainsi donc...
PLACIDE, vivement.

ST.-BRICE
Je vais écrire un mot à un de mes amis pour me servir de témoin, et... (à part.) Ah ! mon dieu, et ma cousine, madame de Préal, pourvu qu'elle ne soit pas instruite de cette sottise affaire...

PLACIDE, qui l'observe.
Eh bien ! jeune homme, est-ce que nous en sommes déjà au chapitre des réflexions... et vous repentiriez-vous ?

ST.-BRICE.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Je n'entendrai rien, je vous jure,
Tout discours ici serait vain ;
Monsieur, pour venger mon injuré,
Je vous attends sur le terrain.

PLACIDE, avec fatuité.
Ce combat franchement je n'ose,
Selon mes vœux l'effectuer ;
Vous m'exposez.

ST.-BRICE.

Je vous expose ?

PLACIDE.

Vous m'exposez à vous tuer.

(9)

Cet écrivain, critique atrabilaire,
Menace-t-il de lancer un brécard ;
On peut soudain apaiser sa colère,
Avec ces mots : à cinq heures et quart.

Si d'un combat notre âme est occupée,
Notre courage alors cède à la faim ;
Peut-on saisir une homicide épée,
Quand la fourchette appelle notre main.

Ce grand seigneur veut de l'Académie,
Aller cueillir les lauriers toujours verts ;
Qui va prouver ses travaux, son génie,
C'est un dîner de trente-neuf couverts.

Oui, la fourchette est le sceptre du monde,
Son budget seul n'est jamais discuté ;
Car avant tout, les peuples à la ronde,
Veulent dîner à l'unanimité.

Voici quelqu'un, c'est le valet de l'auberge ;... tâchons de
savoir de lui quel est mon adversaire... car enfin, c'est bien
le moins que je connaisse son nom.

SCÈNE V.

PLACIDE, BENOIT.

(*Benoît entre par le fond et se dirige vers la chambre de
Saint-Brice.*)

PLACIDE, l'arrêtant.

Eh ! bonjour donc, mon petit Benoît.

BENOIT.

Pardon, M. Placide, il faut que j'aille rendre compte
d'une commission...

PLACIDE.

Attends donc, je ne t'ai pas honte le pout-botte de la
dernière fois, il y a six mois ; je n'oublie pas ces choses-là,
moi !.. (*Il cherche, Benoît tend la main.*) Il paraît que
vous faites de bonnes affaires, les voyageurs abondent...

Cinq heures.

2

BENOIT.

Ah ! l'hôtel du Faisan ne désemplit pas... des marchands, des étrangers, et des Anglais !..

PLACIDE, cherchant toujours.

Oui, l'Anglais donne beaucoup... Ah ! qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme qui était en face de moi à déjeuner ? Il paraît très-doux, très-aimable, peut-on se lier avec lui sans inconvénients ?.. Quelque commis voyageur, n'est-ce pas, quelque employé ?

BENOIT

Quel jeune homme ?

PLACIDE, montrant la porte à droite.

Qui vient de rentrer là ?

BENOIT.

Ah ! le capitaine Saint-Brice.

PLACIDE, frappé.

Le capitaine... Comment, c'est un militaire ?

BENOIT.

Un officier de chasseurs.

PLACIDE, troublé.

Qu'é... qu'est-ce que tu dis ? voyons, pas de bêtises.

BENOIT.

Eh ! ben, je dis que c'est le capitaine Saint-Brice... quoi... le cousin de madame de Préval... et son amoureux, par dessus le marché.

PLACIDE.

Madame de Préval ! (*à part.*) Ah ! mon Dieu, je ne m'étonne plus...

BENOIT.

Il est assez connu dans la ville, allez, un diable, un enragé, (*baissant la voix*) qui en a tué plus d'un... C'est qu'à trente pas, il vous mouche une chandelle...

PLACIDE *à part.*

Et moi qui ai choisi le pistolet !

BENOIT.

Mais, excepté cela, c'est le meilleur garçon... Eh ! bien,

qu'est-ce que vous avez donc, M. Placide? vous avez la figure toute bouleversée?

PLACIDE, d'un air piteux.

Rien, rien... Le temps est d'un lourd! après déjeuner, ça vous porte au cœur.

BENOIT.

Ça ne sera rien, en faisant un petit tour sur le Mail.

PLACIDE.

Sur le Mail... sur le Mail, ils n'ont que le Mail à la bouche, la promenade la plus bête... Eh! bien, qu'est-ce que tu attends là?

AIR : *De Marianne.*

Que fais-tu là grand imbécille?
Laisse-moi, va te promener.

BENOIT.

J'attendais d'un' manières civile,
Ce que vous deviez me donner.

PLACIDE.

Ah! oui, je voi,
Tiens, mais je croi,
Que j'ai laissé ma bourse encor chez moi.

BENOIT.

Jamais d' mémoire,
Pour le pourboire;
Tenez, j' vous l' di,
Vous êtes trop étourdi.
Excusez-moi si j' vous arrête,
Mon intérêt m' fait prendr' ce soin;
Mais vraiment vous auriez besoin
D'un peu d' plomb dans la tête.

(*Il entre chez Saint-Brice.*)

SCÈNE VI.

PLACIDE, *seul.*

Il paraît que j'ai joliment travaillé!... Cet imbécille qui vient me dire à présent... Il ne pouvait pas me prévenir

avant déjeuner que c'était un militaire... moi qui honore et qui respecte les braves; c'est vrai, c'est un culte pour moi... Un brave! ça me paraît le beau idéal... Si jamais je mange à table d'hôte!... On ne sait jamais à qui l'on s'adresse, et... O préjugé gothique et barbare! coutume de cannibales, reste de vandalisme! (*croisant ses bras.*) Nous sommes donc des bêtes féroces, pour nous déchirer entre nous, quand il serait si facile de s'entendre? Ah! ben oui, avec un gaillard comme cela, impossible... D'un autre côté, si je manque le rendez-vous, je suis perdu, déshonoré... Comment trouver quelque moyen adroit de conserver les apparences, mon honneur et ma santé? cette chère santé! (*Il regarde la pendule.*) Dieux! trois heures, déjà? comme ça court... Cette diable de balle à trente pas ne me sort pas de la tête... *comme frappé d'une idée.*) Eh! mais, quelle idée! Si je pouvais lui faire oublier l'heure fatale, ou l'empêcher de sortir?

AIR : *Du fleuve de la vie.*

L.

Où pour lui faire oublier l'heure,
Faisons jouer tous les ressorts;
S'il ne quitte pas sa demeure,
Lui seul doit avoir tous les torts.
Je vais m'exposer davantage,
Mais je veux conserver l'honneur;
D'ailleurs, rien n'est tel que la peur,
Pour donner du courage.

Eh! vite, j'entends quelqu'un!

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BENOIT, SAINT-BRICE.

BENOIT, entrant le premier.

Oui, monsieur le capitaine, elle était ici il n'y a pas une demi-heure.

SAINT-BRICE.

Henriette? la femme-de-chambre de ma jolie cousine?
Et tu ne pouvais pas m'avertir, butor?

BENOIT.

J'y ai proposé de la faire entrer, ah ! Ben oui ! qu'elle a dit, au milieu d'un déjeuner de garçon, de jeunes fous, il paraît qu'elle craint le champagne, ça l'y aura déjà joué quelque tour.

SAINT-BRICE.

Mais où est-elle allée ? reviendra-t-elle ? qu'a-t-elle dit ?

BENOIT.

Mon Dieu, mon Dieu, un peu de calme, capitaine, vous allez toujours le grand galop.

SAINT-BRICE.

Ma cousine est arrivée ?...

BENOIT.

Oui, monsieur.

SAINT-BRICE.

Sa santé...

BENOIT.

Excellente... son premier soin a été d'envoyer chez sa marchande de modes ; ainsi il n'y a pas de danger ; mam'zelle Henriette est allée faire toutes ses emplettes... mais elle va revenir, et elle vous recommande de l'attendre, parce qu'elle a une nouvelle...

SAINT-BRICE.

Une nouvelle...

BENOIT.

Qui vous suspendra... Je ne veux pas vous la dire.

SAINT-BRICE.

Comment, est-ce que tu saurais ?...

BENOIT, d'un air mystérieux.

Je ne dis pas... mais enfin.. Voyons, capitaine... quelle est la nouvelle qui vous ferait le plus de plaisir ?...

SAINT-BRICE, riant.

Ah ! je comprends. Ce n'est pas mal pour toi, mon cher Benoit. Tu voudrais que je te contasse mes petits secrets, pour grossir ton recueil et alimenter les caquets de l'hôtel.

BENOIT.

Ah ! capitaine !

SAINT-BRICE.

Je te pardonne, mais à condition que tu vas courir sur les traces d'Henriette, ramène-la sur-le-champ ; dis-lui que je l'attends, que je meurs d'impatience...

BENOIT.

Mais, capitaine, comment voulez-vous que je la retrouve ? elle doit aller chez vingt marchands différens.

SAINT-BRICE.

Eh ! cours toute la ville s'il le faut, ça n'est pas si long. Voilà une pièce d'or ; je t'en promets autant à ton retour ; mais si tu reviens sans elle, je te jette par la fenêtre.

(Il le pousse dehors.)

SCENE VIII.

SAINT-BRICE, seul.

Une nouvelle importante... ah ! sans doute, celle que j'espérais... M. Champvilliers, le négociant de Londres, cet oncle qu'elle chérit si tendrement, se sera enfin laissé fléchir ; il aura su que j'étais d'une sagesse exemplaire, depuis un mois que je n'avais pas eu la plus petite querelle... et il consent à notre mariage, chère Eugénie. (*Il s'arrête.*) Notre mariage, et ce duel... tout-à-l'heure... Si l'affaire s'ébruite, que dira ma cousine?... si je suis tué... qu'est-ce qu'elle pensera de moi?... Certainement il n'y a pas de ma faute, et il aurait fallu plus que de la lâcheté pour laisser croire que mon Eugénie...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

5.

On doit sans crainte et sans colère,
En tous lieux faire respecter,
Le nom de sa sœur, de sa mère ;
Soudain même sans hésiter,
Si l'on offense notre amie
Pour la défendre il faut mourir.
Il est beau de donner sa vie,
Pour celle qui doit l'embellir.

Tâchons seulement qu'Henriette ne se doute de rien. (*Il regarde la pendule.*) Quatre heures bientôt? à cinq heures et demie tout sera terminé, et je pourrai voler au château de Préval, si toutefois je suis encore de ce monde.

SCÈNE IX.

ST.-BRICE, PLACIDE *en costume un peu gothique; il entre sans faire attention à Saint-Brice, le salue seulement de la tête, s'approche de la pendule, pose son chapeau sur une chaise, et tire sa montre comme pour la consulter.*

ST.-BRICE.

Qu'est-ce que c'est?

PLACIDE, *d'un ton mielleux et traînant.*

Pardon, monsieur, ne faites pas attention, c'est l'horloger qui vient régler les pendules.

ST.-BRICE.

Ah! l'horloger... c'est juste! faites vos affaires, mon brave homme.

(*Il se met à écrire.*)

PLACIDE, *regardant la pendule.*

Hum! hum! ma chère amie, nous nous sommes dérangée, ta, ta, ta, ta, comme nous courons la poste.

ST.-BRICE, *vivement.*

Est-ce que cette pendule ne va pas bien? moi qui me suis réglé sur elle. Elle retarde peut-être?

PLACIDE, *s'approchant.*

Retarder... Ah! bien oui, voyez-vous, monsieur, c'est peut-être la meilleure pendule de la ville, c'est moi qui l'ai établie, et si elle a quelque petite chose, au contraire, c'est qu'elle avance toujours d'une heure ou deux, c'est un petit diable pour la vitesse.

ST.-BRICE, *souriant.*

Peste! Et c'est votre chef-d'œuvre?

PLACIDE.

Quand je dis qu'elle avance, elle n'avance pas... parce qu'elle s'arrête souvent, alors ça revient au même... et en la réglant, on a toujours l'heure juste... Un quart-d'heure de plus ou de moins ; ça ne fait rien, quand je dis que ça ne fait rien, c'est fort important, parce que les affaires!..

ST.-BRICE, à part.

Eh ! mais, c'est clair... c'est un imbécille...

PLACIDE.

Etes - vous comme moi, monsieur? je n'aime pas les affaires, quand j'en ai, je les plante là, alors on n'y pense plus, et on se porte bien, quand je dis qu'on se porte bien... J'ai failli mourir... tel què vous me voyez.

ST.-BRICE.

Ah ! ça, vous oubliez que cette pendule...

PLACIDE.

J'y suis... j'y suis, monsieur : imaginez-vous une maladie épouvantable, ça me prenait tous les matins par une espèce de... quand je dis tous les matins, c'est plutôt le soir ; une défaillance, un vide dans la tête, quand je dis la tête... ce sont les jambes qui me font un mal... c'est-à-dire, elles ne me font pas mal, parce que je ne les sens plus, ça a une apparence de force, et c'est du coton.

ST.-BRICE, distrait.

Mais vous aviez un bon médecin ?

PLACIDE.

Oh ! excellent... quand je dis excellent ; dans un sens, je n'ai pas voulu entendre parler de ~~médecin~~, mais ça ne m'empêchait pas de m'en aller... Ah ! dame ! Je descendais les marches quatre à quatre, je disais à ma femme, madame Douillet ! Ah ! ma pauvre petite maman... C'est un mot d'amitié, que je dis toujours à madame Douillet... Ah ! ma pauvre petite maman, c'est fini, je crois que le grand ressort est cassé. (*Remontant sa montre.*) Madame Douillet me remontait tant qu'elle pouvait... mais je croyais bien que c'était ma dernière heure, et je restais là, comme un hébété.

ST.-BRICE.

Il paraît que vous n'êtes pas encore bien remis ?

PLACIDE.

Ah ! ça n'est pas étonnant, ça m'est venu à la suite d'un événement... Etes-vous comme moi, monsieur, ma femme était enceinte...

ST.-BRICE.

Ah ! ça, il est fou !

PLACIDE.

Et quand ma femme est enceinte, ça me fait tant souffrir que je ne sais pas comment j'y résiste.

AIR : *Faisons ici défense expresse.*

6.

En bon époux, oui je partage,
Tout ce que ma femme ressent ;
Et comme ce mari sauvage,
Je me mettrais au lit vraiment.
Sitôt que le mal la surprend,
Chaque douleur m'est si cruelle,
Qu'à crier je suis toujours prêt ;
Et quand vient la fièvre de lait,
Je l'ai deux fois plus forte qu'elle.

Et jugez un peu... c'est en relevant de couche que j'eus le malheur de me prendre de querelle avec un jeune homme de la ville, M. Placide du Roseau.

ST.-BRICE.

Eh ! mais c'est mon homme !

PLACIDE.

Quand je dis que nous nous étions pris de mots, c'est-à-dire, il m'avait donné un coup de poing.

ST.-BRICE.

Et vous vous êtes battus ?

PLACIDE.

Ah ! c'est-à-dire... Etes-vous comme moi, monsieur, je trouve que c'est assez bête de se battre.

ST.-BRICE.

Comment, morbleu.

PLACIDE.

Je me suis dit... Je suis le seul Douillet de ma famille...

Cinq heures.

C'est-à-dire j'ai trois frères, mais ils sont morts, ma foi quand je me ferai tuer aussi, les horloges de la ville n'en iront pas mieux.

ST.-BRICE.

Elles n'en iront peut-être pas plus mal.

PLACIDE.

Il faut arranger l'affaire, au bout du compte, une affaire arrangée ce n'est pas la mort d'un homme.

ST.-BRICE.

Oui, mais la honte!..

PLACIDE.

C'est que vous ne connaissez pas ce M. Placide du Roseau ?

ST.-BRICE.

Qu'importe !

PLACIDE.

Le pistolet, l'épée... il est aussi fort sur l'un que sur l'autre.

ST.-BRICE.

Tant mieux.

PLACIDE.

Et d'un bonheur!.. Enfin, c'est peut-être une idée, mais si je connaissais quelqu'un qui eût des difficultés avec lui, je lui conseillerais d'en rester là.

ST.-BRICE.

Oh ! non, par exemple, pour cela M. Douillet, je ne suis pas comme vous.

PLACIDE.

Ah ! tant pis, monsieur. (*Avec intention.*) Alors, je vais régler votre pendule.

ST.-BRICE.

Ça devrait déjà être fait.

PLACIDE, reculant l'aiguille.

Une heure d'avance, c'est l'affaire d'une minute. (*à part.*) C'est le meilleur moyen pour qu'il manque le rendez-vous.

(*Il remonte la pendule.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT.

Ah ! capitaine... je n'ai pas été long-temps j'espère, je suis parti à quatre heures moins... (*Apperçant Placide à la pendule.*) Eh ! ben, qu'est-ce que vous faites donc ?

PLACIDE.

Je viens de la régler, soyez tranquille, mon cher ami.

BENOIT.

Trois heures moins cinq minutes ! ah ! ça, êtes-vous fou ? v'là quatre heures qui sonnent à Saint-Gratien.

ST.-BRICE.

Comment....

PLACIDE, à part.

Oh ! l'animal ! (*haut.*) à Saint-Gratien.

BENOIT.

Et à toutes les horloges de la ville... et pardi il ne faut que voir.

PLACIDE.

Attendez donc, attendez donc, c'est possible... j'avais cru prendre le soleil, mais ma vue est si affaiblie, êtes-vous comme moi, Monsieur, quand une fois les yeux se perdent.

ST.-BRICE, avec hmeur.

Eh ! parbleu, prenez des lunettes ; vous alliez me mettre dans un bel embarras.

PLACIDE.

Ce n'est rien, ce n'est rien (*remettant l'aiguille sur quatre heures.*) Voilà tout ce qu'il y a à faire... Mes pendules sont dressées à ce petit manège-là. (*à part.*) Diable ma ruse est déjouée. (*haut.*) Je ne veux pas abuser de vos momens, Monsieur, je vais achever ma tournée et retrouver madame Douillet... Votre serviteur très-humble, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

St.-BRICE, BENOIT.

BENOIT.

Je vous demande un peu ce maladroît ! pourquoi donc que not' maître a changé d'horloger ?

St.-BRICE.

C'est bon, parle moi d'Henriette, l'as-tu trouvée, la ramènes-tu ?

BENOIT.

Du tout, Monsieur, j'ai fait les quatre coins de la ville, toute la rue Royale, de boutique en boutique, j'ai perdu ses traces chez le cordonnier.

St.-BRICE.

J'étais sûr que tu me ferais quelque sottise.

BENOIT.

Mais rassurez-vous, elle ne peut tarder à rentrer... elle vient déjà d'envoyer un grand carton de chiffons, de dentelles, faut croire qu'elle a presque fini ses emplettes.

St.-BRICE.

Ce n'est pas une raison pour qu'elle revienne plutôt... si elle s'amuse à causer... elle est si étourdie, il faut pourtant se résigner, apporte moi ma boîte, que je prépare mes pistolets.

BENOIT.

Vos pistolets?... comment Monsieur?...

St.-BRICE.

Fais ce que je te dis.

BENOIT.

Permettez.. Vous n'avez pas l'habitude de demander vos pistolets pour recevoir la visite d'une jeune personne.

St.-BRICE.

Auras-tu bientôt fini ?

BENOIT.

Alors c'est que vous allez vous battre; dites donc que vous allez vous battre, j'aime mieux ça.

ST.-BRICE, avec colère.

Bavard insupportable !

BENOIT.

Ne vous fâchez pas, capitaine, v'là que j'y vas.

(*Il entre dans la chambre.*)

ST.-BRICE, seul.

Quelle imprudence ! cet imbécille va répandre par tout la nouvelle, si je ne m'assure de sa discrétion.

(*Benoit rapporte une boîte qu'il pose sur la table.*)

BENOIT.

Ah ! vous allez vous battre au pistolet, vont-ils jaser... d'autant plus qu'il y a long-temps que nous n'en avons eu des duels... depuis le départ du régiment ça nous manquait.

ST.-BRICE.

Où, mais comme il n'y a que vous dans ma confiance, Monsieur Benoit, si j'apprends qu'il se prononce un seul mot sur cette affaire, vous n'échapperez pas à ma reconnaissance, vous m'entendez ?

BENOIT.

Du moment que je sais les intentions de Monsieur, ça suffit... je me tais et je retourne à mon ouvrage... (*d part.*)
Je vais toujours en dire deux mots à la petite mercière.

(*Il va pour sortir, et se heurte avec Placide vêtu en paysan.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PLACIDE.

BENOIT.

Eh ! bien, ce butor.

PLACIDE.

C'est moi, Monsieur.

BENOIT.

Que demandez-vous ?

PLACIDE.

Un capitaine, qu'est officier dans un régiment.

BENOIT.

Ah ! le capitaine St.-Brice ? le v'là, mais tenez-vous bien, car il n'est pas de bonne humeur.

(Il sort.)

SCENE XIII.

ST.-BRICE, PLACIDE.

ST.-BRICE.

Qu'est-ce que c'est ?

PLACIDE.

Bonjour, Monsieur, c'est moi, Joset le Roux... qui vient pour l'affaire en question. (il s'assied.) Excusez, si je m'assieds ; j'suis fatigué un brin.

ST.-BRICE.

Il est sans gêne Joset le Roux... l'affaire en question ?... Je ne vous connais pas.

PLACIDE.

C'est égal.... regardez moi toujours, pour me dire si je vous plais pour ce que je viens vous demander.

ST.-BRICE.

Si vous m'êtes plaisant ?

PLACIDE.

Oui, faudrait qu'vous fussiez bien difficile... car ils disent tous que j'ai l'air d'un conscrit.

ST.-BRICE.

Ah ! je devine, tu veux t'engager mon garçon ?

PLACIDE.

C'est ça même.

AIR : De M. de la Palisse.

Oui, j' veux prendr' pour état,

L'état militaire,

Surtout si j' peux-t'êtr' soldat

Sans aller à la guerre.

Je n' suis pas grand, mais on dit

Que c'est la bonne taille ;

Y a moins d' pris' quand on est p'tit,

Le jour d'une bataille.

Oui, j' veux prendre pour état,
L'état militaire ;
Surtout si j' peux-t-êtr' soldat,
Sans aller à la guerre.

ST.-BRICE, riant.

Jolies dispositions pour faire un héros ! il paraîtrait que tu n'as pas beaucoup de vocation.

PLACIDE.

Je n'en sais rien, j'sais pas c'que c'est.

ST.-BRICE.

Eh ! qui diable t'a donné l'idée de t'engager.

PLACIDE.

C'est pas une idée, mon général, mais, j'vas vous dire, j'n'ai pas l'sou..... J'ai essayé de tout et je n'ai pu réussir à rien, alors je m'ai dit j'vas me met' soldat.

ST.-BRICE.

Il est naïf au moins, mais d'après ce que tu m'as dit, tu ferais un triste soldat.

PLACIDE.

Triste, je dis pas non, je n'ai pas l'cœur à la joie, c'est sûr, mais qu'est-ce que ça fait, n'y a pas besoin d'être gai pour aller se faire tuer.

ST.-BRICE.

Se faire tuer.... et il me semble que tu veux servir sans aller à la guerre.

PLACIDE.

Oh ! dame ! c'est vrai que je n'aime pas les coups... mais s'il faut en recevoir pour tirer de peine ma pauvre mère, j'risquerais core l' paquet.

ST.-BRICE.

Ta mère ! ah ! c'est pour ta mère c'est différent.... c'est bien, mais encore faut-il que tu sois capable de faire le métier que tu choisis... Voyons... Tu sais penser un cheval ?

PLACIDE.

Non, je n'aime pas les chevaux, ça donne des ruades... je

n'en approche jamais.... mais c'est égal... engagé moi toujours.

ST.-BRICE.

Alors, il faut te mettre dans l'infanterie. Tu marches bien?

PLACIDE.

Oh ! j'suis dans l'cas de faire une bonne lieue par jour.

ST.-BRICE.

Hein ?

PLACIDE.

Par exemple... j'suis forcé de me reposer souvent... parce que la rate me prend tout de suite..... mais c'est égal, engagez-moi toujours.

ST.-BRICE.

Au moins tu es exact et fidèle, et quand on te donnera une consigne, rien ne pourra t'y faire manquer.

PLACIDE.

Oh ! ah ! à moins que je ne l'oublie... car j'ai si peu de mémoire, mais c'est égal, engagez-moi toujours et vous verrez...

ST.-BRICE, retournant près de son bureau.

Je verrais de belles choses.... Va-t'en au diable, qui est-ce qui m'a envoyé un pareil idiot?

PLACIDE.

Vous me refusez ? ah ! ça ne se peut pas, mon officier. (*D'une voix émue.*) Qui est-ce qui donnera du pain à ma mère ? si vous ne voulez pas de moi.

ST.-BRICE, vivement.

Comment ta mère serait malheureuse au point de...

PLACIDE, s'attendrissant par degré.

Si elle est malheureuse ! je crois bien, la pauvre femme, elle en a cinq comme moi, comment voulez-vous qu'elle y suffise ? Elle a un petit coin de terre où elle fait un peu de foin, mais il en faudrait diablement pour nourrir cinq grands goulus de garçons... sans la compter... n'y aurait que moi en état de travailler et je ne sais rien faire, rien ! et c'est qui m'enrage c'est que je mange quatre fois plus que les autres. Quand j'rentre à la maison... que j'vois ma pauvre mère entourée de ses quatre petits,.... se privant de tout pour

nous... je me dis comme ça, « Joset qu'est-ce que tu viens » faire ici ? prendre la part de tes frères, toi, grand inutile, » toi qui devrais les nourrir, travailler jour et nuit pour » eux, pour ta mère, c'est toi qui leurs est à charge. » (*Pleurant.*) C'tidée là m'étouffe, mon cœur se serre, je regarde la pauvre femme qui a l'air de sourire, en nous voyant manger, et je sens des larmes qui tombent sur mon chiffon de pain, gros comme ça !...

ST.-BRICE, attendri.

Pauvre garçon, il m'attendrit.

PLACIDE, de même.

Je vous demande mon officier s'il y a moyen d'y résister... Je me serais ben jeté à l'eau pour en finir... mais c'te pauvre mère, m'en aller sans lui avoir été utile une seule fois dans ma vie, faudrait n'avoir pas de cœur. Tenez mon officier, engagez-moi je vous en prie, mettez moi où vous voudrez... à la tête du régiment... à la bouche du canon, je n'ai pas de courage, je le sais, mais je penserai à ma mère et je ne broncherai pas, je vous le demande à genoux. (*Il s'y met.*)

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Fait's-moi trompette ou bien tambour,
 Ça m'est égal, je n'y tiens guère ;
 Mais sitôt que j' s'rons militaire,
 A ma mèr' comme un' preuve d'amour,
 J'enverrai mon argent chaqu' jour.
 J' pourrai soulager sa misère,
 Et quand j' s'rai capitaine enfin,
 Si queuqu' boulet m'arrête en ch'min,
 J' mourrai content ; à ma bonn' mère
 Au moins j'aurai laissé du pain.

ST.-BRICE, lui prenant la main.

Bien, bien, mon ami, tu feras un bon soldat, j'en suis sûr, vas trouver le brigadier de ma part, et dis-lui qu'il t'inscrive.

PLACIDE, s'essuyant les yeux avec sa manche.

Ah ! mon officier, j'aime mieux que ça soit vous.

ST.-BRICE,

Pourquoi donc ?

Cinq heures.

PLACIDE.

C'est que j'ai déjà vu vot' brigadier et il n'veut me donner que huit sous par jour.

ST.-BRICE.

C'est la paye ordinaire.

PLACIDE.

C'est possible, mais je me suis dit, moi qu'est pas bête, en m'adressant à un officier, il me mettra ça au plus juste, allons voyons mon capitaine, faut lâcher la pièce blanche, les dix sous et qu'il n'en soit plus question.

ST.-BRICE.

Il croit que l'on peut marchander, sois tranquille au surplus, comme je compte te garder auprès de moi, j'en fais mon affaire... tu seras content.

PLACIDE.

Voilà ce qui s'appelle parler... Excusez au surplus la liberté que j'ai pris de pleurer comme ça un brin.

ST.-BRICE.

C'est bien, c'est bien, laisse-moi maintenant, mon ami.

PLACIDE, se rasant à gauche.

A vot' aise... c'est dit, v'là une affaire arrangée...

ST.-BRICE.

Eh! bien qu'est-ce que tu fais? qu'est-ce que tu attends donc?

PLACIDE, tranquillement.

Dame! j'attends que vous me payez ma commission.

ST.-BRICE.

Ta commission?

PLACIDE.

Oui, pour ce que je suis venu vous dire de la part de cette jeune dame.

ST.-BRICE.

De la part de cette jeune dame, tu ne m'as rien dit... Voilà une heure que tu me parles de toi.

PLACIDE.

Ah! c'est vrai, que je suis bête. (*A mi-voix.*) V'là ce que c'est, mon officier, c'est une jolie dame, qui descendait de voiture et qui vous faisait demander à la caserne comme

j'en sortais, alors comme elle a entendu le brigadier me donner vot' adresse, elle m'a chargé de vous dire qu'elle avait des visites à faire, mais qu'elle viendrait bientôt, et attendez... Attendez, et que vous l'attendiez... que vous ne sortiez pas qu'elle ne soit venue.

St.-BRICE.

O ciel, serait-ce ma cousine !

PLACIDE.

Justement, elle a dit mon cousin St.-Brice.

St.-BRICE.

Elle viendra ! je la verrai... Attends, mon ami, tu as raison, tout ce que j'ai ne suffirait pas pour payer une si bonne nouvelle.

(Il va pour lui donner de l'argent.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah ! enfin, monsieur, je vous trouve donc ?

PLACIDE, à part.

Au diable la petite sotte !

St.-BRICE, allant à elle près du fond.

C'est toi Henriette... Eh ! bien, ma cousine est donc avec toi ! Je vais donc la voir !..

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur, ma maîtresse venir chez un garçon ! du tout... elle n'a pas quitté son château et ma même remis une lettre pour vous !

St.-BRICE, à Placide.

Comment imbécille ! ne m'as-tu pas dit.

PLACIDE, qui n'a pu s'échapper.

Moi, Monsieur, je vous ai dit votre cousine, je ne sais pas laquelle.

ST.-BRICE.

Eh ! butor , je n'en ai qu'une.

PLACIDE.

Dame ! je ne sais pas moi , quequ'fois des cousines , on en a qui ne sont pas de la famille... Y a chose chez nous , il a deux cousines... Eh ! ben , y en a une qui n'en est pas..

ST.-BRICE.

Hein ! tu me parais plus malin que je ne croyais , et pour ton début , je pourrais bien te faire faire connaissance avec la salle de police , mais j'éclaircirai cela plus tard , va-t-en à la caserne.

PLACIDE.

Oui , mon officier... (*revenant.*) Souvenez-vous que c'est dix sous par jour , vrai , je ne peux pas me faire tuer à moins.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ST.-BRICE , HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie , Monsieur , est-ce que nous aurions quelque cousine incognito... de ces cousines de commande ?

ST.-BRICE.

Je ne sais ce qu'il veut dire , et à moins que le pauvre diable ne soit fou... Mais donne - moi vite la lettre de ma cousine , il y a un siècle que je l'attends.

HENRIETTE.

Attendez... Qu'est-ce que j'en ai donc fait ?

ST.-BRICE.

Tu l'as perdue !

HENRIETTE.

Il me semble... Ah ! mon dieu je l'aurai laissée chez la couturière où je me suis commandé une robe.

AIR : *Adieu , je vous fuis bois charmans.*

Sur le comptoir sans doute elle est ,
Oui , maintenant j'en suis bien sure.

ST.-BRICE.

Ciel ! de ma cousine un billet,
Mêlé parmi mainte facture !
Je ne veux pas que tour-à-tour,
Aujourd'hui chacun puisse lire,
Une preuve de son amour,
Avec le prix d'un cachemire.

Tu n'en fais jamais d'autres... cours vite la chercher.

HENRIETTE.

Aussi c'est la faute de madame, qui me donne trente-*six* commissions à la fois ! mais du reste la lettre est inutile puisque je viens vous chercher, madame vous attend.

ST.-BRICE.

Me chercher ! elle m'attend. (*à part.*) Quatre heures et demie déjà, et mon rendez-vous.

HENRIETTE

Eh ! sans doute, madame vous attend à cinq heures, elle m'a donné le cabriolet pour vous conduire, et si elle ne vous voyait pas arriver, elle serait furieuse, croyez-moi, monsieur, allons nous-en, vous ne direz pas que j'ai perdu la lettre... Vous devinez bien ce qu'il y avait dedans, des billets doux, ça dit toujours la même chose (1).

AIR : *Vaudeville de l'homme vert.*

- « A jamais pour vous je veux vivre,
- » Jamais je n'aimerai que vous,
- » Puis des grands mots comm' dans un livre,
- » Voilà messieurs vos billets doux !
- » Ces lettres-là par leur langage
- » Ressemblent à tous vos sermens,
- » Ce n'est qu'après le mariage
- » Que vous y fait's des changemens.

ST.-BRICE, agité.

Non, non, ma chère Henriette, je ne puis partir en ce moment.

HENRIETTE.

Vous ne pouvez partir... Voilà du nouveau par exemple... qu'avez-vous donc à faire ? Je le dirai à madame.

(1) Ce couplet ou le précédent peut être supprimé, si l'acteur jouant Placide est habillé promptement.

ST.-BRICE.

Ne plaisante pas, il faut que je me trouve chez le colonel, il y a un ordre du général.

HENRIETTE.

Monsieur, monsieur, il y a du boué la dedans, le régiment est parti, et le colonel aussi.

ST.-BRICE.

C'est juste, mais c'est le préfet qui m'a fait dire... enfin tu sais bien que si je le pouvais je volerais près de ma coiffe...

HENRIETTE.

Enfin, ça ne me regarde pas, ce n'est pas moi que vous devez épouser.

ST.-BRICE.

Nous partirons dans une heure... mais ma lettre, je t'en conjure!

AIR : *A la hussarde.*

Rends-moi je t'en prie,
Sa lettre chérie,
Finis mon tourment.

10
Quand vers sa belle il ne peut être,
Qui vient consoler un amant?
C'est une lettre.

Semblable à ces divins auteurs,
Qui toujours charment leurs lecteurs,
Quand femme daigne nous écrire,
Ses lettres font croire au bonheur,
Et même en les sachant par cœur
On aime encore à les lire.

Rends-moi, je t'en prie, etc.

HENRIETTE.

Ah ! quelle folie !

Calmez, je vous prie,
Ce transport brûlant.

De retour bientôt je vais être,
Mon dieu quel bruit fait un amant,
Pour une lettre.

ENSEMBLE.

(Elle sort)

SCÈNE XVI.

St.-BRICE, *seul.*

Enfin l'heure approche... je n'ai pas un moment à perdre, je craignais qu'Henriette ne découvrit de quelle nature est le rendez-vous qui m'occupe, tout serait perdu, si ma cousine savait... allons partons.

(*Il passe à gauche, et va prendre son chapeau qui est sur un fauteuil.*)

SCÈNE XVII.

St.-BRICE, PLACIDE, *sous le nom de madame Bataille, et portant un carton sous son bras..*

PLACIDE.

Ah! ouf, ah! dieux, il fait une chaleur invraisemblable.

St.-BRICE.

Allons, qui donc m'arrive encore?

PLACIDE.

Monsieur, je voudrais avoir l'avantage de parler à M. le capitaine St.-Brice, français et militaire, il ne peut refuser audience à mon sexe.

St.-BRICE.

C'est moi, madame, bon dieu, quelle tournure, qui êtes-vous je vous prie?

PLACIDE. ●

Autrefois, j'étais la farouche Hortense, aujourd'hui je ne suis plus que madame Bataille, monsieur... on pourrait croire que c'est un nom de guerre... mais c'est celui de mon époux, feu M. Bataille, parlant par respect : il fût un temps où sans être connue, je me présentais chez tous les officiers généraux, ma figure me servait de recommandation. Telle que vous me voyez, je puis dire que j'ai été jolie femme... Jolie femme!...

ST.-BRICE.

Cela se voit aisément.

PLACIDE.

AIR : *Quand j'avais quinze ans.*

Je ne puis nier
Que madame Bataille,
N'eût jamais la taille,
D'un carabinier.
Mais en garnison,
De Bayonne
A Péronne,
J'avais le surnom
D'Hortense Pompon.
Tout le régiment
Subjugué par mes grâces,
Dans le sentiment.
Marchait tambour battant.
Les ris, les amours
Manœuvraient sur mes traces,
Mais l'honneur toujours,
Contre eux fut mon recours.
Le sixième corps
De notre belle armée,
Dirait sans efforts,
Toute ma renommée.
Tous les bataillons,
Vantaient mes façons,
Mes perfections. *(bis.)*
Je ne puis nier, etc.

ST.-BRICE, riant.

A vous entendre, madame, on dirait que vous avez servi.

● PLACIDE.

Si j'ai servi, certainement, monsieur, dans la cavalerie, l'artillerie, et le corps des tambours, dans la personne de mes trois maris.

ST.-BRICE.

Faites moi l'honneur de me dire en quoi je puis vous être agréable ; mais dépêchons.

PLACIDE.

Agréable ? ah ! oui, monsieur, et beaucoup ! on peut

toujours obliger les dames, quand on est français et militaire.

ST.-BRICE.

Au fait je vous-en prie, j'ai une affaire pressée.

PLACIDE, s'asseyant.

Je n'ai absolument que deux mots à vous dire.

ST.-BRICE.

Veuillez-vous hâter.

PLACIDE.

Ah! souffrez que je vous regarde... Ah! dieu, de profil surtout... pardonnez, mon attendrissement, j'ai cru voir mon Lolo... c'est mon fils, monsieur, c'est pour lui que j'ai pris la liberté de venir.

ST.-BRICE.

Ah! c'est pour lui!

PLACIDE.

Oui, monsieur, cet enfant là, c'est mon adoration, c'est le dernier gage d'amour que m'a laissé feu M. Bataille, mon troisième époux; aussi que de soins ce cher petit ne m'a-t-il pas coûté! ah! je puis dire que j'ai été sa mère depuis Alpha, jusqu'à Beta, monsieur, je me relevais moi-même toutes les nuits pour lui donner le fouet. Je ne voulais m'en rapporter qu'à moi, pour tout ce qui touchait ce pauvre petit ange.

ST.-BRICE.

Il paraît en effet que vous l'aimiez.

PLACIDE, s'essuyant les yeux.

Comme une mère est capable d'aimer, c'est tout dire, eh! bien, mon cher monsieur, Lolo n'a pas eu la moindre reconnaissance de tout ce que j'ai fait pour lui... Ah! les monstres d'enfants, on ne sait comment les prendre, heureusement que je n'en ai eû que treize, car ils ont tous si mal tournés... coiriez-vous que ce Lolo, ce dénaturé depuis deux mois, il est soldat dans votre régiment, et je ne le sais que d'hier.

ST.-BRICE.

Dans notre régiment?

PLACIDE.

Oui, Monsieur, soldat, simple soldat, le fils d'un tambour

Cinq heures.

major, quelle horreur!.. Ah! Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; vous prendrez pitié d'une veuve désolée, d'une mère infortunée.

ST.-BRICE.

Eh bien! Madame, vous voudriez que votre fils eût son congé?

PLACIDE.

Ah! mon cher Monsieur, au contraire; je voudrais qu'on l'envoyât le plus loin possible, afin de ne plus en entendre parler.

ST.-BRICE.

Ah! ah!

PLACIDE.

D'abord ça lui serait faire son chemin.

ST.-BRICE

Comment l'appellez-vous? Je ne connais personne dans la compagnie qui porte le nom de Bataille.

PLACIDE.

Son nom!.. il se nomme... il se nomme François. Vous devez avoir un François dans la compagnie.

ST.-BRICE.

C'est vrai; mais vous dites qu'il me ressemble, et François est un grand diable. .

PLACIDE.

Depuis que je ne l'ai vu il aura grandi... Ça grandit si vite le fils d'un tambour major.

ST.-BRICE, allant à la table.

Je crois même que j'ai là son engagement. (*Il lit.*)
François...

PLACIDE.

C'est ça.

ST.-BRICE.

Dit l'Echalas.

PLACIDE.

C'est bien ça.

ST.-BRICE

Sans père ni mère... (*s'interrompt.*)

PLACIDE.

C'est bien ça.

ST.-BRICE.

Comment! sans père ni mère! ah! ça, qu'est-ce que vous venez donc de me dire?

PLACIDE.

Ah ! l'horreur ! Il n'a plus de père, il est vrai... puisque mes trois époux... mais renier sa mère, l'indigne ! faire croire qu'une honnête femme comme moi fait des enfans qui n'ont ni père ni mère... ah ! dieux ! ah ! dieux ! ah ! dieux !

St.-BRICE.

Pauvre femme ! elle étouffe.

PLACIDE, se calmant.

Au surplus, capitaine, ce n'est pas là le seul objet qui m'amène auprès de vous.

St.-BRICE.

Encore ! pardon...

PLACIDE.

Madame de Préval est sur le point de convoler en secondes noces.

St.-BRICE.

Comment ! cela court dans la ville !

PLACIDE, tirant une tabatière.

C'est du moins ce que mademoiselle Henriette a dit chez la lingère dont le mari tient un débit de tabac, et chez lequel j'étais entrée pour prendre ma demi-once... en usez-vous, capitaine ?

St.-BRICE.

Cette petite sottise s'est permis...

PLACIDE.

Je me suis dit, c'est un mariage... il y aura une corbeille. (avec mystère.) Nous sommes seuls, n'est-ce pas ?

St.-BRICE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

PLACIDE.

Je suis venu vous offrir un voile et du petit point d'Angleterre qui ne sont pas très... vous m'entendez.

St.-BRICE.

Vous faites la contrebande ?

PLACIDE.

Il faut bien faire quelque chose quand on est veuve et qu'on a l'idée de rester honnête... Si vous avez besoin de

mousseline des Indes, de cigares de la Havanne, de dentelles, de rasoirs anglais, tout ce que j'ai est de contrebande. J'ai passé tout ça, mais, dame, aussi j'ai eu de l'astuce.

ST.-BRICE.

Eh ! Madame, nous verrons plus tard ; mais il faut que je vous quitte... pardon...

(*Il remonte la scène.*)

PLACIDE, appuyant.

Mais au moins ce voile noir pour le deuil... c'est de rigueur.

ST.-BRICE, l'arrêtant.

Pour le deuil ! que dites-vous ?

PLACIDE.

Comment ! vous ne savez pas encore ? le cher oncle de madame de Préval...

ST.-BRICE.

M. Champvilliers, de Londres, qu'elle hérite comme un père ?..

PLACIDE.

Précisément ! (*d'un air riant.*) Il est mort, le pauvre cher homme.

ST.-BRICE.

Mort ! ah, mon dieu !

PLACIDE.

Dans une traversée le paquebot a coulé bas. Je sors de chez le notaire de madame, qui me l'a assuré. Dans notre état, nous allons partout, nous entendons tout... Il est même fort embarrassé pour apprendre la nouvelle à la nièce ; mais puisque vous ne m'achetez rien, je vais me rendre chez madame Préval, et, tout en lui montrant mes cartons, je lui annoncerai tout doucement...

ST.-BRICE.

Pour lui causer une révolution !.. Pauvre cousine !.. Restez, Madame, restez... j'achète tout... Voyons, voyons, surtout n'allez point au château.

HENRIETTE, en dehors.

Benoît ! Benoît !

PLACIDE, à part

Dieux ! la petite femme de chambre ! moi qui ai pris son carton pour me servir de passeport.

(*On entend encore Henriette.*)

ST. BRICE, tournant par sa gauche.

C'est la voix d'Henriette.

PLACIDE, à part

Me voilà saisi à la douane... Eh! vite, eh! vite.

(*Il se sauve dans le cabinet de gauche.*)

SCÈNE XVIII.

ST.-BRICE, HENRIETTE.

ST.-BRICE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Tenez, voilà votre lettre ; ce n'est pas sans peine. Lisez et partons vite.

ST.-BRICE.

Ah ! par exemple, c'est un peu fort. (*Il lit.*) « Partagez
» ma joie, mon cher cousin ; au moment où je vous écris ,
» M de Champvilliers, mon excellent oncle, est dans mes
» bras ; il abandonne Londres, et m'annonce qu'il ne me
» quittera plus ; pour comble de bonheur, il consent à
» notre mariage. » (*Croyant que madame Bataille est en-
côre là*) Eh bien ! Madame, cet oncle mort dans la tra-
versée... (*Il se retourne.*) Hein ! où est-elle donc ?

HENRIETTE.

Qui ?

ST.-BRICE.

Eh ! parbleu, une vieille sorcière, madame Bataille, qui
est venue me conter... et qui voulait me vendre un voile
et des objets de contrebande : voilà encore son carton.

HENRIETTE.

Son carton ! c'est bien le mien que je cherche depuis une
heure, et qui me donne tant d'inquiétude. Comment !
Monsieur, vous alliez acheter les robes et le voile de
Madame !

ST.-BRICE.

Est-il possible ! il y a de quoi perdre la tête... Si je la
retrouve... mais par où est-elle passée ?

HENRIETTE.

Eh ! mon dieu, laissez-là cette vieille folle. Le cabriolet
est prêt, partons, Monsieur. Tenez, il est déjà six heures.

ST.-BRICE, vivement.

Six heures, grands dieux !

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc ?

ST.-BRICE.

Je suis perdu.

HENRIETTE.

Vous m'effrayez.

ST.-BRICE, hors de lui.

Pars, Henriette, je te rejoindrai, ou plutôt attends-moi ici : je ne te demande que cinq minutes. C'est un rendez-vous, il faut que je m'y trouve pour la forme seulement ; car je suis bien sûr que M. Placide ne m'y aura pas attendu.

(*Placide est sorti du cabinet avec ses habits ordinaires.*)

PLACIDE, d'un ton sec.

Pardonnez-moi, Monsieur, il est allé au rendez-vous... Je vous ai attendu deux heures sur le Mail, et je suis fort étonné de ne vous y avoir pas trouvé.

HENRIETTE.

Un duel !

ST.-BRICE.

C'est une fatalité ; mais, Monsieur, il est encore temps.

PLACIDE.

Désolé de ne pouvoir profiter de votre honnêteté, mais mes momens sont comptés : j'ai beaucoup d'affaires du même genre, et je ne peux pas faire tort aux autres à cause de vous, ce ne serait pas juste...

ST.-BRICE.

Morbleu !

PLACIDE.

Ce n'est pas ma faute... Je pars à l'instant pour la Belgique.

ST.-BRICE.

Je vous suivrai.

PLACIDE, effrayé.

Jusqu'en Belgique.

HENRIETTE.

Pour vous battre, je m'y oppose.

ST.-BRICE.

Oui, morbleu.

PLACIDE, à part.

C'est un diable, me voilà bien avancé.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BENOIT, *tenant deux costumes sous son bras.*

BENOIT, en dehors.

M. Placide, M. Placide. (*entrant.*) Le costumier du théâtre est là, le spectacle est commencé, il demande ses costumes.

PLACIDE, bas.

Tais-toi donc.

BENOIT.

J'en ai déjà pris deux dans votre chambre.

PLACIDE, bas.

Veux-tu te taire imbécille.

ST.-BRICE.

Comment!

BENOIT.

Mais il lui faut sa veuve du légataire

PLACIDE.

Ah! le butor!

BENOIT.

Il veut sa veuve.

ST.-BRICE.

Ah!... L'habit de Mad. Bataille, je devine tout!..

PLACIDE, poussant Benoit par les épaules.

Eh! prends ta veuve animal et que le diable t'emporte avec elle.

BENOIT.

Merci Monsieur.

(*Il se sauve et rentre ensuite.*)

ST.-BRICE, s'approchant de Placide.

A merveille, M. Placide, je vois qu'effectivement comme le disait un certain horloger de votre connaissance, vous n'aimez pas les affaires.

PLACIDE, d'un air agréable.

Ah! ah! vous vous rappelez la petite plaisanterie.

ST.-BRICE, sévèrement.

Oui, et je ne sais pas si vous êtes comme moi, Monsieur, mais quand un fat se permet de se jouer d'un homme d'honneur, cela me donne toujours envie de lui couper les oreilles.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur.

PLACIDE.

Eh ! bien je ne suis pas comme vous, Monsieur. D'ailleurs j'ai mes principes sur le duel, je me bats avec tout le monde excepté avec les braves.

ST.-BRICE.

Comment.

PLACIDE.

Je les honore trop pour cela. O Dieu ! priver la patrie d'un de ses défenseurs. . Au surplus jeune homme de quoi vous plaignez-vous, c'est moi qui vous avais demandé raison, je suis satisfait. Maintenant que nous savons tous deux ce que nous valons, je suis heureux de vous apprendre qu'il y a eu quiproquo..... Ce n'est pas de Mad. de Préval que je voulais parler, c'est Mad. de Sainval... Réval... Sainval... la rime nous a trompés, et on ne se coupe plus la gorge pour une rime.

ST.-BRICE.

Ah ! si vous êtes satisfait...

PLACIDE.

Oui, mon brave... vous êtes un homme de cœur.

ST.-BRICE, souriant.

Et vous un homme... d'esprit, Monsieur.

TOUS.

AIR : *De la treille de sincérité.*

Rendons hommage,
Au vrai courage,
C'est le lien des gens de cœur.
Honneur, honneur,
A la valeur.

PLACIDE, à St.-Brice.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence..*

Peut-être mon espèglerie
Vous semble ici hors de saison,
Si l'affaire n'est pas finie
Demain je vous rendrai raison.
Oui, sur le terrain je m'installe
Soyez en sûr, pourvu du moins...

(*Montrant le public.*)

Que ces messieurs qui sont dans la salle,
Viennent nous servir de témoins.

TOUS.

Rendons hommage, etc.

FIN.



12